

SHUNI

NAOMI FONTAINE



MÉMOIRE
D'ENCRER 

SHUNI

Ce que tu dois savoir, Julie

Naomi Fontaine

SHUNI

Ce que tu dois savoir, Julie

MÉMOIRE D'ENCRIER

DE LA MÊME AUTEURE

Manikanetish, Montréal, Mémoire d'encrier, 2017.

Kuessipan, Montréal, Mémoire d'encrier, 2011.

*Je dédie ce livre à la mémoire
de tshimushuminu Anikashanit
et tshukuminu Alice*

et

pour notre neka Marie-Marthe

Kashikat pietamani eshinikatikauian SAUVAGESSE nimish-tashinen. Kauapishit pietuki essishueti nenu aimunnu, nitishinishtuten kauapishit nanitam nuitamak^u tapue eukuan nin tshitshue innushkueu mak kauapishit nuitamak^u ninishtam anite minashkuat katshi ut inniuiian. Uesh ma kassinu tshakuan anite minashkuat ka ut inniimakak eukuan anu uet minuat inniun. Tshima nanitam petuk kauapishit tshetshi ishinikashit SAUVAGESSE.

Je suis très fière quand, aujourd'hui, je m'entends traiter de Sauvagesse. Quand j'entends le Blanc prononcer ce mot, je comprends qu'il me redit sans cesse que je suis une vraie Indienne et que c'est moi la première à avoir vécu dans la forêt. Or, toute chose qui vit dans la forêt correspond à la vie la meilleure. Puisse le Blanc me toujours traiter de Sauvagesse.

An Antane Kapesh

Le père de Julie était pasteur. Quelques années après le début de sa mission, il avait fait construire l'église baptiste sur le boulevard Montagnais, juste devant le Conseil de bande. De l'extérieur, elle ressemblait davantage à un centre communautaire qu'à un lieu de culte.

Une quinzaine de croyants s'y rassemblaient le dimanche matin. Vêtus d'habits propres et accompagnés de leurs jeunes enfants. Jamais à l'heure. Parfois, certains y allaient pour la curiosité d'entrer dans une nouvelle construction. La religion protestante n'en était qu'à ses balbutiements chez les Innus de nature plutôt conservatrice et de confession catholique.

J'ai fait la connaissance de Julie un dimanche matin durant le rassemblement des enfants au sous-sol de l'église. Nous étions trois fois plus nombreux que les adultes. Nous étions bruyants. Des enfants indisciplinés et blagueurs. Mis à part elle. Elle restait en retrait. Blonde, les yeux pâles, timide. Ça m'a incitée à lui parler.

La maison de Julie se trouvait à l'extérieur de la réserve, juste avant l'intersection qui mène à Maliotenam. Une vieille maison retapée, exiguë, dans laquelle les jeux de société, les instruments de musique et les livres s'entassaient. Son père avait choisi d'œuvrer chez les Innus. Il y est resté treize ans. Il a élevé ses quatre enfants. Puis, il a rebroussé

chemin. Son œuvre l'amenait ailleurs, dans son village natal, loin, très loin de chez moi.

Nous étions petites filles et toutes deux, nous étions réservées. Elle par son incapacité à aligner deux phrases sans rougir. Moi, par le lieu. Cette réserve qui m'a vu naître et qui m'enracinait. Immuable, intransigeante. Et parce que nous partagions cet état, naturellement nous sommes devenues amies.

Elle avait l'écoute facile. Le jugement absent. J'avais la parole continue. Nos rêves de gamines en commun. Elle n'avait jamais peur dans la forêt, même en pleine nuit. J'avais la certitude qu'elle me protégerait des ours parce qu'elle était la fille du pasteur et que ses prières seraient exaucées, contrairement aux miennes, moi fille de personne. Lorsqu'elle est partie, on s'est promis de s'envoyer des lettres. Mais on ne s'est jamais écrit. On avait peu à se dire, tout compte fait.

Des années plus tard, après ses études en travail social, j'ai appris qu'elle reviendrait à Ushat en tant que missionnaire. Seule cette fois-ci. Dans une vieille Toyota achetée de seconde main. Refaire cette route qui traverse le pays. Les Rocheuses, les plaines, les métropoles, pour atteindre tranquillement la 138. Elle verrait le fleuve qui s'étire à sa droite. Les montagnes et les lacs à sa gauche. Les courbes moins abruptes. Une route adoucie grâce aux millions du gouvernement et pour cause, les accidents fréquents, tant en été qu'en hiver. Elle aurait sans doute ce sentiment réconfortant, qui évoque l'enfance, celui de retourner à la maison.

C'est aujourd'hui que je décide de lui écrire. Ces mille mots que j'ai entassés dans mes cahiers depuis que je vis moi aussi, loin, si loin de chez moi. Maintenant devenues adultes, l'envie de partager avec elle ce qui me manque de

ma communauté. Ce qui m'a traversée, ce que j'ai laissé, ce qui m'a fait grandir, ce que j'aime. Sans conseil et sans reproche. Parce que je crois qu'avant d'aider qui que ce soit, avant de tenter de transformer des peines incomprises en joies, des drames pas racontés en allégresses, avant de leur parler de Jésus, il faut bien commencer par les connaître. Et leurs histoires, leurs identités, leurs idéaux, ce à quoi ils rêvent la nuit. Le quotidien de ces gens vers qui elle a choisi d'aller.

J'ajouterais que j'ai du respect pour ceux, celles, qui s'aventurent sur les routes éloignées afin de travailler au sein de nos communautés. Comme Julie, j'admire leur courage et leur empathie. Je sais que l'intention est bonne. Mais je sais aussi que ce n'est pas suffisant.

Chère Julie,

Quand tu reviendras, j'aimerais qu'on aille à la rivière. La Mishta-Shipu. Pas là où le courant est fort et où il est risqué de se baigner. Plutôt à la pointe. Lorsque la marée est haute et qu'il suffit de s'éloigner de quelques mètres de la rive pour que tout notre corps soit submergé. Là où le sable est doux. Où on peut fixer l'horizon, se confier le cœur léger, sans que nos regards se croisent constamment. Comme lorsque j'étais enfant et que ma mère et mes tantes s'installaient sur les couvertures, durant des heures. Elles semblaient silencieuses à nous observer jouer dans l'eau. Je crois plutôt qu'elles se vidaient l'âme à petits élans de confession. J'ai l'impression que l'on peut tout dire quand on regarde le courant incessant de la rivière se jetant dans la mer.

Assise en indien, je te dirai comment les perpétuels allers-retours entre la ville et la réserve ont forgé mon appartenance à ma communauté. Tu me diras que tu comprends. Toi aussi tu as quitté le fleuve et la forêt enneigée. Nous avons vécu le même déchirement de partir loin de la maison de l'enfance.

Tant de choses nous séparent. Tu es la première fille de ton père. Je suis la dernière fille de mon père. Très jeune, tu as appris à jouer de la flûte traversière et du piano. Je n'ai

jamais su chanter que faux. Tu rêves d'une famille nombreuse à nourrir dans une maison que ton futur amoureux aura rénovée. À presque trente ans, tu attends toujours le prince charmant. Mon fils est un cadeau inattendu. Tant par sa naissance, que par toutes les facettes de ma vie qu'il parvient à rendre plus belles, par sa seule présence. C'est lui, mon petit prince.

Tant de choses, mis à part nos départs obligés.

Nous resterons sur la plage aussi longtemps qu'il faudra pour renouer après ces années de silence. Nous resterons jusqu'à ce que le soleil se couche s'il le faut. Il y a tant à raconter, mon amie. Promets-moi de m'écouter jusqu'à la dernière lueur du jour. Permets-moi de te dire tout ce que tu dois savoir, Julie.

Quand tu reviendras, tu remarqueras un écriteau à l'entrée de Uashat. C'est un écriteau vert avec des lettres blanches, gouvernementales. Il y est inscrit *Uashat. Limite réserve*. Laisse-moi te raconter comment cela a commencé.

Il y a un peu plus de soixante ans, il n'y a pas si longtemps, ton père était né et ta mère aussi. Ils habitaient quelque part en Colombie-Britannique. Ils vivaient une vie d'enfants canadiens, tranquille près des champs. Au même moment, le gouvernement fédéral a créé cette réserve. La mienne.

La baie sur laquelle ils ont instauré la réserve était le lieu de rassemblement pour Tshemanipishtikunnuat, les Innus de la rivière Sainte-Marguerite. Ils y allaient pour les fêtes qui duraient tout l'été. Les nouveaux couples se formaient. Les anciens profitaient des vents chauds de la mer. L'été était le répit. Après l'hiver dur et sauvage, ils goûtaient la douceur du climat sur leur peau. Les beaux jours servaient aux grands discours, aux anecdotes de chasseurs et aux rapprochements amoureux. La baie les accueillait et l'automne venu, ils la quittaient à reculons.

C'était une autre époque. C'était avant les décrets canadiens. L'institution de la loi. Les dialogues sourds. La réserve comme une évidence.

Qu'avaient-ils à perdre à délaisser leur vie dans la forêt pour s'installer là? Ils y sont allés. Certains moins dociles que d'autres.

Je ne prétends pas tout comprendre, mais je crois que mes grands-parents savaient que leur monde était en pleine mutation. Ils côtoyaient les familles blanches depuis assez longtemps. L'impérialisme avait fait des ravages dans les relations entre Blancs et Indiens. Dans l'esprit des premiers habitants était née l'incertitude d'une existence autonome. Les mesures radicales dont ils étaient témoins depuis des décennies les avaient préparés à cette éventualité. Ils savaient que les manières de vivre ne seraient plus les mêmes. Que leurs savoirs seraient mis à rude épreuve. Leur parole souillée. Leur corps violé. Leur territoire dévasté. Que plus jamais les enfants ne naîtraient sous les tentes. Ils pressentaient, sans pouvoir le nommer, ce qu'est être colonisé.

À l'établissement de la réserve, le gouvernement a cru bon d'élever une clôture haute, en métal, pour marquer la frontière que désormais les Innus ne pourraient plus franchir sans raison valable. Ils étaient si près des nouveaux venus. Une lisière d'arbres et des terrains vagues les séparaient. Ils n'étaient pas dangereux. Ils étaient dérangeants. Imprévisibles. Libres. De la tempérance boréale jusqu'au territoire glacé de la toundra. Leurs chemins n'étaient inscrits sur aucune carte. Ni les départs sur les calendriers. Ce sont les saisons qui influaient sur leur portage.

Par quel miracle ces deux mondes, le mien, le tien, auraient-ils pu se comprendre à cette époque? Lorsque le chemin de fer révélait l'immense richesse cachée sous la neige, à l'intérieur des forêts, sur le dos des rivières. Rien ni personne n'aurait été en mesure de stopper l'exploitation effrénée du Nitassinan.

Une barrière. Une clôture en métal entourant les tentes et les abris de fortune que le gouvernement avait construits. Personne ne franchissait la limite de part et d'autre. Lorsqu'ils ont créé la réserve, forcément ils ont eu peur.